Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 19 (1881)
Heft: 30

Artikel: [Nouvelles diverses]
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-186499

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

reconduisit, elle et Elise à la villa des Sapins, et lui n'insista pas beaucoup.

— Mon cher Antoine, dit M. de Crouïlli à son fils pendant la traversée de Dinard, comme tu l'as dit, Mlle de Mordreux est une glacière.

— Je pourrais bien m'être trompé, répondit le jeune homme. Mlle de Mordreux est une femme nerveuse et ce n'est pas moi qui ai causé la terrible émotion qu'elle a éprouvée au casino.

En somme MM. de Crouïlli n'avaient pas lieu de se féliciter de leur promenade. L'effet produit par Antoine sur Mlle de Mordreux avait été complétement nul, ou plutôt antipathique.

— Allons-nous respirer le frais sur la terrasse ? demanda Mme de Mordreux après le dîner.

— Pas ce soir, maman, répondit Elise avec une sorte d'effroi et en se pelotonnant presque dans les bras de sa mère.

A partir de ce jour Elise devint plus mélancolique et plus rêveuse encore. — La mélodie de Weber était arrivée. Elle la joua une seule fois. Puis elle la serra sous une pile de morceaux de musique et elle ne revit plus le jour. D'ailleurs elle ne se mettait plus autant à son piano et n'y restait jamais que quelques instants. Toujours triste et rêveuse, elle s'étiolait de nouveau. Mme de Mordreux fit appeler le docteur Bertel.

— Mlle de Mordreux n'a aucune maladie organique, dit le médecin après une longue et habile auscultation, elle est parfaitement constituée et aucun danger immédiat ne la menace. Mais une pensée tenace occupe son esprit, à son insu peut-être... et la mine. A vous, madame, à sa mère à découvrir cette pensée et à y faire diversion par les moyens que lui suggérera sa sollicitude.

M. Bertel ne s'expliqua pas plus clairement. Avait-il fait allusion à un amour secret d'Elise, c'était bien possible. Mais comment le deviner ? Si elle aimait quelqu'un ce n'était certes pas Antoine de Crouïlli, dont les rares visites paraissaient de plus en plus insupportables à la jeune fille, et, à part MM. de Crouïlli, on ne recevait aucun homme à la villa des Sapins. Sur la plage les dames de Mordreux ne paraissaient que pour prendre leur bain et ne s'y arrêtaient guère. Mme de Mordreux demeura persuadée qu'il n'y avait aucun amour sous jeu. Elle attribua à la vie calme et solitaire qu'on ménait à la villa, comme à Mordreux, les rêveries d'Elise qui tournaient au marasme et n'y vit d'autre remède que le mouvement et la distraction.

(A suivre.)

On nous écrit : « Dans les examens pour la nomination d'un régent, on fait généralement donner par les aspirants, deux leçons à quelques élèves présents ; c'est ce qui a eu lieu dernièrement dans notre village. L'un des sujets à traiter était la Tunisie. L'examen fini, un des membres de la commission, qui avait écouté avec beaucoup d'attention et d'étonnement, dit à son voisin : *To parâi cein que c'est qué dè savâi oquié ; mé qué adé cru que la Tunisie c'ein îrè onna bête !* »

Un campagnard de la Gruyère, d'une taille très élevée, avait, suivant la loi des contrastes, une toute petite femme, vive et pétulante. Etant venu en ville un jour de marché, il visita maint établissement, si bien qu'en s'en retournant à la maison, il se trouva quelque peu gazé. Sa femme le bouda alors, ce qui le rendit de mauvaise humeur. Voulant faire voir qu'il était le seigneur et maître, il adressa quelques observations à sa « petite » moitié, sur certains détails du ménage.

Se campant crânement devant lui, les poings sur les hanches, la tête renversée, elle lui crie :

— *Que dis-tou, lè d'amont ?*

Il nous tombe sous les yeux le premier feuillet détaché d'un livre de compte, commencé en 1814. La première page contient cette inscription en gros caractères qui, dans sa simplicité, montre combien on mettait alors de sérieux et de bonne foi dans les affaires. Il y a là tout un enseignement :

Au nom de Dieu, il sera apporté une attention soutenue dans ce présent livre, afin que foi entière y soit faite. Tous les comptes y seront tenus par *Doit* et *Avoir* étant extrait du Journal au fur et à mesure qu'ils s'y trouveront placés, afin que tout compte y soit ouvert et toujours fait, afin de pouvoir rendre compte de tout à chaque intéressé pour toute la suite, dès la date ci-dessous, lorsque réquisition en serait faite pour cas imprévus.

Ainsi soit-il !

Un commerçant qui est obligé de faire beaucoup de crédit, avait pris un employé pour opérer ses recouvrements en ville.

L'employé recouvrait et gardait pieusement l'argent dans sa poche.

Le commerçant a des soupçons et procède à un interrogatoire :

— Je sais que vous êtes très actif, vous vous êtes présenté chez mes clients et vous avez touché.....

— Oui, monsieur.....

— Mais vous n'avez pas rapporté les fonds ?

— On ne peut pas tout faire !

Un médecin, qui s'occupe spécialement des maladies de la peau, voit son cabinet assiégé du matin au soir ; aussi a-t-il, entre le salon d'attente et son cabinet, une pièce où son domestique invite les malades à se préparer, en se déshabillant, à la visite, de façon à gagner quelques minutes.

Un malade arrive dans ce vestibule.

— M. le docteur prie monsieur de se déshabiller en l'attendant, lui dit le valet de chambre.

— Mais.....

— Sans cela, il serait obligé de passer le tour de monsieur.

Un instant après, dépouillé de ses vêtements, il entre chez le docteur qui examine minutieusement à la loupe, toute la surface de son corps ; puis d'un ton scrutateur, lui demande :

— Qu'éprouvez-vous ?

— J'ai la vue basse.

En souscription : 3me édition du **Voyage de Favey et Grognuz**. Prix pour les souscripteurs : 1 fr. 20 ; — en librairie, 1. fr. 50.

L. Monnet.

Imprimerie Howard Guilloud & Cie